

grâce aux prospections géophysiques et topographiques menées par l'EFA qui font apparaître continuités, réfections et arasements de portions des murailles (S. Provost, p. 217-244). En second lieu sont analysées les transformations subies par les complexes basilicaux qui continuent manifestement à être utilisés jusqu'au XIII^e siècle ; néanmoins, les réaménagements observés dans les basiliques montrent un rétrécissement des espaces dédiés au culte alors que des activités artisanales occupent les parties ainsi libérées (A. Mentzos, p. 245-260). Ainsi, l'ouvrage, bien illustré et reposant sur une base bibliographique solide, exploite les découvertes et les méthodes d'analyse les plus récentes pour traiter les épineuses questions de l'évolution du territoire et de la société de Philippi ; il livre en définitive une synthèse diachronique essentielle à la connaissance de ce site exceptionnel.

Maria NOUSSIS

Juliane ISRAEL, *Mehrgeschossige Podiumsgrabbauten (550-330 v. Chr.). Ausprägung und Rezeption einer kleinasiatischen Grabform zwischen Pasargadai und Athen.* Bonn, R. Habelt, 2016. 1 vol. relié, x-244 p., ill. (ASIA MINOR STUDIEN, 81) Prix : 85 €. ISBN 978-3-7749-4034-5.

Le premier chapitre de l'ouvrage est une brève introduction qui propose comme point de départ de la recherche la tombe de Kallithéa (musée du Pirée) à partir de laquelle l'auteur va remonter la généalogie des tombes sur podium en direction de l'Asie Mineure et jusqu'en Perse. Au total, ce sont donc 16 monuments qui seront examinés, s'échelonnant du VI^e au IV^e s. et ayant pour caractéristique d'être tous des tombeaux monumentaux surélevés, pour lesquels l'auteur va argumenter la possibilité d'une origine commune. Le deuxième chapitre propose un état de la question et une méthodologie. Les édifices concernés se caractérisent par trois critères : nouveau type de tombe en pierre au-dessus du sol, appartenant à la plus haute sphère de la société et se trouvant géographiquement et chronologiquement dans les limites de l'empire perse. Ils sont au nombre de 15, le plus ancien étant la tombe de Cyrus I^{er} à Pasargades, auxquels s'ajoute un 16^e, le plus récent, celui de Kallithéa, qui est présenté comme un héritier de cette lignée mais situé hors de l'empire. On y trouve des tombeaux connus (tombe de Foça, Mausolée d'Halicarnasse, monument des Néréides à Xanthos, hérôn de Limyra) et d'autres moins célèbres (tombe d'Apollonia et monument G de Xanthos en Lycie, tombe à degrés de Sardes, tombe de Labraunda). Les 16 monuments sont abordés par le biais de leur découverte et de leur identification. L'identification des monuments F, G et H de Xanthos est discutée : tombeaux ou lieux de culte héroïque ? L'auteur considère que G a pu être un tombeau, H peut-être aussi, mais pas F (l'argumentation est renvoyée au chapitre IV). L'auteur passe ensuite en revue les auteurs qui ont proposé des études synthétiques avant elle, depuis Krischen et Gabelmann jusqu'à Fedak. Contrairement à certains de ses prédécesseurs, J. Israel ne considérera que les édifices à vrai podium (excluant les piliers lyciens ou les tours funéraires palmyréniennes) mais refusera de tout rapporter au Mausolée d'Halicarnasse. L'hypothèse de départ est que tout vient du tombeau de Cyrus, création originale à laquelle ont prêté la main des artisans grecs et lydiens et qui est considérée comme le modèle qui s'est diffusé ensuite dans l'empire. Le chapitre trois est crucial : il contient toute l'analyse comparative des 15 édifices (le monument funé-

raire de Kallithéa fait l'objet d'un traitement spécifique au chapitre V), topographie, architecture, décors. L'étude topographique distingue les tombes construites en milieu « urbain et intra-urbain » et celles qui sont construites en milieu extra-urbain. Les premières regroupent le tombeau de Cyrus à Pasargades et le tombeau d'occupant inconnu appelé Takht-e Rostam à Persépolis, d'orientation identique et tous deux proches d'un palais royal. Les monuments lyciens (Xanthos, Apollonia, Limyra) et cariens (Mylasa et Halicarnasse) sont en zone urbaine (un sanctuaire dans le cas de Labraunda) et pour certains d'entre eux à l'intérieur même d'une acropole (F, G, H à Xanthos). En revanche, la tombe à degrés de Sardes et la tombe de Foça se trouvent non loin d'une ville et la tombe achéménide de Gur-i Dokhtar se dresse dans le plus complet isolement. L'auteur remarque que la plupart de ces monuments sont liés à des centres de pouvoir. L'orientation des monuments achéménides et celle du tombeau de Foça (tombe d'un dignitaire achéménide ?) est habituelle dans les monuments de l'empire : la diagonale de la construction suit la ligne nord-sud présentant de la sorte la façade au couchant. La majorité des monuments lyciens suit ce modèle avec quelques variations, mais la plupart des monuments cariens sont orientés dans le sens est-ouest. La deuxième section de ce chapitre est consacrée à l'analyse architecturale et envisage successivement les différentes parties des monuments : le podium (plan, élévation, origine des degrés), l'étage supérieur (maison du mort/temple funéraire), la couverture. L'auteur procède à analyse structurelle (agencement de l'ensemble, types d'inhumation, culte des morts, aménagements intérieurs), aborde la décoration architecturale (faux décors, la fausse porte de Taş-Kule, moulures) et les techniques de construction (matériaux, techniques, parements à ciselure). L'analyse des proportions en plan fait émerger un groupe achéménide (tombes de Perse, Sardes, Foça) assez homogène. Il n'en va pas de même des monuments ultérieurs qui ne se prêtent pas à un classement cohérent et encore moins à une interprétation. Ainsi l'auteur propose que, si un édifice s'éloigne du plan carré, c'est qu'il a tendance à se rapprocher de l'architecture d'un temple (Néréides, Limyra), mais ce raisonnement est appliqué à des monuments lyciens de Xanthos datant du ^v^e siècle (F, G, H) auxquels l'architecture du temple (grec) est encore totalement étrangère. L'étude de l'élévation des soubassements distingue judicieusement les socles à degrés des socles en forme de podium. Les socles à degrés se répartissent en socles à 6 degrés (les deux grandes tombes perses) et les socles à 3 degrés ou moins, qui incluent les tombes de type lycien et le Mausolée et semblent constituer un groupe régional distinct des tombes des capitales achéménides. Ce critère est considéré comme valable aussi du point de vue chronologique et amènerait à abaisser la datation du monument de Gur-i Dokhtar. À ce point de l'étude, l'auteur se tourne vers « le développement de la crépis dans les piliers lyciens » et montre que ces derniers se voient dotés de socles à degrés d'abord irréguliers puis, progressivement, groupés par trois (influence grecque) ? Le socle à degré pourrait être, d'après l'auteur, une réduction des socles monumentaux des monuments religieux du Proche-Orient ancien. Dans ce cas, il ne faudrait pas y voir une influence grecque (d'autant moins qu'il s'agirait d'une imitation des crépis *doriques* alors que cet ordre est peu usité en Asie Mineure). L'analyse des tombes sur podium conduit elle aussi vers une origine orientale. On est moins convaincu par le rapprochement avec les temples grecs d'Éolide (qui s'élèvent *sans crépis* sur des terrasses destinées à corriger la pente du terrain, non à les surélever : Larissa d'Éolide,

Néandria), avec le trésor de Cnidiens ou celui des Siphniens (pour lesquels aussi la déclivité du terrain doit entrer en compte) et la tribune des Caryatides... Il s'agit de ressemblances formelles mais qui ne préjugent pas nécessairement d'une imitation, fût-elle lointaine : or tous ces monuments sont particulièrement éloignés de la Lycie et du cœur de l'empire perse et ne devaient pas bénéficier d'une notoriété suffisante pour servir de modèles. Le toit à double pente est une création originale qui donne le fronton orné de reliefs que l'on trouve notamment en Phrygie et Lydie (monuments de Cybèle) et dont la présence traduirait la sacralisation des monuments funéraires. La même interprétation s'appliquerait à l'apparition du fronton en Lycie : opposer le monument G de Xanthos (toit plat) à H et probablement F (restitution) (toits à double pente = monuments cultuels). Le fronton a une fonction particulière, c'est pourquoi il est décoré de sculptures dans les tombeaux lyciens qui l'adoptent ainsi qu'au monument des Néréides. La nature funéraire de ces monuments est étayée par le rapprochement avec les sarcophages sidoniens (dont, naturellement, le sarcophage lycien) mais ces derniers sont tellement problématiques qu'il est difficile d'en donner une interprétation artistique sûre. On remarque, il est vrai, que le fronton sculpté ne semble pas attesté à l'époque archaïque dans le monde grec (au moins en Asie Mineure) mais il n'est pas non plus présent dans l'empire achéménide. En outre, en Ionie, apparaît la fenêtre d'épiphanie : on pourrait la considérer comme un substitut du fronton sculpté, ou plutôt comme son annonciatrice, dans des bâtiments purement grecs. Les rois perses ont dû être placés dans des cercueils posés sur les *klinai* dans les tombes, en tout cas Cyrus, mais à Takht-e Rostam il y a deux emplacements ménagés dans le sol qui pourraient être à l'origine de l'*hyposorion* courant en Lycie. Pour les autres monuments, il y a beaucoup d'incertitudes : si à Foça on trouve un caveau creusé pour une seule inhumation, la présence conjointe d'un *hyposorion* et d'une chambre haute (avec *klinai*) laisse ouverte les hypothèses concernant le lieu précis de déposition des corps dans les monuments lyciens. L'auteur note que les inscriptions lyciennes envisagent les deux cas, mais la place supérieure est laissée au maître du tombeau or, au monument des Néréides, la « cella » comportait 4 *klinai*... Enfin en Carie, les tombes monumentales comportent une salle inférieure, conformément à la tradition locale et cette disposition se retrouvera à Mylasa à l'époque impériale avec le tombeau de Gümüş Kesen. Se pose ensuite la question de l'origine des frises superposées couronnant le socle (*i.e.* sous l'élévation) du monument des Néréides et d'autres édifices postérieurs (Mausolée, hérôn de Trysa). L'auteur rappelle à juste titre que le frise continue se trouve communément dans des emplacements variés dans l'architecture grecque archaïque d'Ionie, mais que sa place en bas des monuments a des antécédents dans les frises continues hittites et assyriennes et se retrouve à Persépolis. La présence de ce trait dans l'architecture lycienne et carienne peut donc s'expliquer par une tradition locale micrasiatique, par l'influence perse, mais peut tout aussi bien provenir des réalisations de l'Ionie archaïque (temple d'Athéna à l'ancienne Smyrne) et des Cyclades archaïques (trésors de Siphnos, Marseille) et de leurs successeurs attiques (frises du Parthénon) qui sont les modèles directs du monument des Néréides... Enfin la troisième section du chapitre III présente l'iconographie des monuments considérés. Elle commence par une revue de l'art de cour achéménide et des motifs pré-achéménides : scènes d'audience, procession de chars, scènes de cour (soldats...), combats entre lion et autres animaux... Beaucoup de décors étaient

montés sur des supports fragiles (textiles, arts mineurs). Un bon nombre de ces motifs sont présents dans l'art grec. Seuls sont vraiment propres à l'art achéménide les défilés de serviteurs ou de sujets. Les scènes d'audience sont empruntées à l'art assyrien. Il paraît donc difficile d'identifier une source unique pas plus qu'un courant homogène qui traverserait tous les monuments envisagés. Dans le chapitre quatre, l'auteur présente donc la tombe de Cyrus comme une innovation, à l'image du nouvel empire qu'il fonde, où se rencontrent la tradition du *naïskos* grec et celle de la ziggurat. Cela introduit une charge religieuse très forte dans un monument funéraire. Cette nouvelle forme de tombe est immédiatement imitée en Perse puis plus à l'ouest, en territoire achéménide, à Sardes et Phocée. Elle vient se conjuguer en Lycie avec la tradition locale plus ancienne des piliers funéraires et avec l'imitation de l'architecture de bois pour donner l'édifice G de l'acropole de Xanthos. C'est peut-être ici que le caractère systématique du raisonnement de l'auteur accuse sa faiblesse. En effet, reprenant à son compte le refus de Th. Marksteiner de faire venir les tombes lyciennes d'une imitation des temples lyciens primitifs en bois (dont aucune donnée archéologique n'atteste l'existence avant les environs de 400), l'auteur est amenée à proposer que l'idée des tombes sur podium lyciennes vienne de la tombe de Cyrus à laquelle les Lyciens auraient donné leur habillage typique imitant le bois mais en adoptant aussi le podium inspiré des temples éoliques ou des trésors delphiques. On s'accorde pourtant, en général, à penser que les dépouilles des souverains de Xanthos (et d'autres lieux de Lycie) étaient déposées dans les chambres au sommet des piliers : il faudrait donc considérer que le modèle de la tombe de Cyrus aurait servi à l'inhumation de personnages de rang moins élevé, ce qui est contradictoire avec la fonction du modèle. On constate au IV^e siècle l'adoption en Lycie de formes grecques : monument des Néréides et tombe de Périclès à Limyra. L'inspiration attique est d'une netteté exceptionnelle (les chapiteaux des Néréides et les caryatides de Limyra sont imités de l'Érechthéion) mais il paraît difficile de s'appuyer sur la tribune des caryatides d'Athènes pour revendiquer une inspiration achéménide qui, à travers cette chaîne d'emprunts formels, véhiculerait l'idéologie du souverain héroïsé initiée par Cyrus. Quant au Mausolée, on peut certes y voir un aboutissement de cette héroïsation d'origine achéménide, mais n'est-elle pas venue se couler, comme en Lycie, dans le lit de traditions locales qui ont ensuite emprunté à l'art grec des caractéristiques formelles qui en sont la traduction matérielle et dans lesquelles l'origine, partiellement achéménide (mais sans doute pas totalement) du message s'est complètement diluée ? Au total, l'auteur reconnaît que seul le fait de posséder un podium à degrés constitue un héritage de la tombe de Cyrus mais les variantes nombreuses et les additions à ce type simple rendent difficile de considérer le tombeau du fondateur comme le modèle sous-jacent à tous les tombeaux envisagés. Du reste, comme le voit bien l'auteur, le changement auquel procède Darius, avec la réalisation d'une tombe rupestre à façade de palais, montre bien que l'idéologie d'héroïsation du Grand Roi ne peut pas se réduire à une forme unique de tombeau. L'auteur se penche ensuite sur les monuments de l'acropole de Xanthos à imitation de bois ainsi que sur les piliers funéraires lyciens. Ces derniers sont annexés sans autre forme de procès au type général de tombe au-dessus du sol qu'inaugure le tombeau de Cyrus, ce qui paraît un peu rapide... Enfin le chapitre se termine en envisageant plusieurs aspects de la problématique générale de ces monuments et de leur signification, notamment les rapports

entre le défunt et le décor, la question du multiculturalisme, celle de l'héroïsation et de la divinisation et celle de la descendance de cette famille de monuments. Le chapitre cinq est une monographie fort bienvenue et détaillée sur l'hérôon de Kallithéa. En raison des proportions du monument, de son socle à degrés et de la présence de deux frises sur les degrés de ce socle, l'auteur en fait remonter l'idée à l'ensemble de l'architecture funéraire micrasiatique, au-delà du Mausolée (monument des Néréides). Pourtant, il semble que la vraisemblance et le style du monument de Kallithéa pousseraient plutôt à en trouver l'inspiration dans le seul Mausolée en raison de sa célébrité et de son décor très classique, présent à petite échelle à Kallithéa. Une étude très fine et soignée de l'Amazonomachie du monument de Kallithéa permet d'ailleurs à l'auteur de montrer à quel point elle est proche par le style et la composition de celle du Mausolée et présente des affinités avec la stèle de Dexiléos, ce qui permet de leur attribuer une commune origine attique. L'étude des restes de la frise de fauves ne contredit pas cette conclusion. Cependant, certains traits (notamment l'emploi d'une frise de fauve pour décorer une tombe) amènent l'auteur à privilégier une influence extérieure (Grèce du Nord) en lien avec le statut de métèque et l'origine istrienne du défunt. L'analyse des statues, elle aussi très fine et maîtrisée, oriente sans aucun problème la recherche vers le cercle de Lysippe, en raison notamment des ressemblances frappantes avec l'Agias de Delphes. L'étude aborde aussi l'aspect iconographique du groupe statuaire de cette tombe ainsi que celle de la polychromie. Tout justifie une datation à la fin des années 330. – On voit que ce livre condense en moins de 200 pages de texte une matière extrêmement riche qui est abordée avec assurance et détermination, parfois de façon un peu schématique. Le portrait de famille (au sens quasi généalogique) d'édifices qui en émerge est séduisant et les rapprochements faits entre divers monuments, membres de cette famille ou extérieurs à elle, sont très argumentés. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur les particularismes régionaux, mais il n'est finalement pas sûr qu'ils aient reçu ici leur vraie place. Dès que l'on sort du cœur de l'empire des Perses, on se trouve en effet en présence de régions assujetties mais qui avaient une forte personnalité culturelle : Lycie, Carie, sans parler de la côte micrasiatique profondément hellénisée. Dans l'étude des créations de ces régions, l'auteur fait preuve d'une excellente connaissance mais qui ne la met à l'abri ni d'un soupçon de dogmatisme ni de quelques omissions. Ainsi, à propos de Xanthos, les récentes études de l'équipe française ont-elles proposé une autre possibilité pour la localisation du Sarpédonion et offert une interprétation plus précise du pilier des Harpyies comme tombeau et centre d'un culte héroïque. Les piliers funéraires se trouvent même dans des sites mineurs de Lycie : petite monnaie d'un usage probablement plus local que d'origine perse. Le monument G et les Néréides (sans parler du Mausolée) ont en commun la présence de statues en bordure du podium, que l'on peut aussi restituer sur un monument découvert dans le secteur sud-est de Xanthos, formant ainsi un groupe qui mériterait d'être considéré sous cet aspect. L'auteur a aussi tendance à minorer l'apport grec dans les monuments considérés : ainsi insiste-t-elle sur l'aspect achéménide du monument des Néréides sans relever ses affinités étroites (trop connues ?) avec l'art attique. Du reste, son étude donne un peu l'impression que l'art funéraire grec (attique en particulier) n'existe pas ou ne joue aucun rôle, ce qui mérite au moins d'être discuté. La place des sarcophages de Sidon n'est guère envisagée, pas plus que celle du sarcophage sur podium conservé au musée de Paros.

En conclusions, on saluera un ouvrage courageux qui réunit un corpus de monuments parfois méconnus, pose une grande quantité de problèmes et propose des solutions intéressantes et argumentées, parfois un peu « forcées ». On aura plutôt tendance à prendre ces discussions comme une première étape dans la mise en relation de monuments funéraires apparentés mais pas identiques, qui portent en eux toute la complexité des influences politiques, sociales, religieuses et culturelles à l'œuvre à l'intérieur et sur les bords de l'empire Perse. C'est donc un livre très stimulant, qui contient en outre une monographie complète du monument funéraire de Kallithéa, laquelle vient combler une regrettable lacune des études d'architecture et de sculpture classique.

Jacques DES COURTILS

Robert FLEISCHER, *Die Felsgräber der Könige von Pontos in Amasya*. Tübingen, Ernst Wasmuth Verlag, 2017. 1 vol. relié, x-155 p., 21 x 29,7 cm, 121 ill. n./b. et coul. (ISTANBULER FORSCHUNGEN, 56). Prix : 24,80 €. ISBN 978-3-8030-1777-2.

Robert Fleischer, professeur émérite en archéologie classique de l'Université de Mayence, publie une étude longtemps différée de la nécropole royale hellénistique d'*Amaseia* (auj. Amasya), siège du pouvoir des premiers rois du Pont entre 281 et 183 av. n.è., date de l'établissement de la dynastie mithridatide à Sinope. Strabon, originaire de la cité, en décrit succinctement la topographie (*Géogr.* XII, 3, 39) qui associe les massifs escarpés de l'Harşena Dağı à une ville basse longeant le Yeşil Irmak (anc. *Ιρις*). Notre connaissance archéologique d'Amasée reste limitée, à l'exception des cinq tombeaux rupestres étudiés ici, taillés d'après Strabon à proximité des *basileia* et insérés dans l'enceinte urbaine (ces vestiges – citadelle/palais et galeries souterraines signalées par Strabon – sont décrits p. 109-115). L'étude, très minutieuse, complète notre connaissance de ces monuments dont l'édition de référence remontait à l'ouvrage de G. Perrot, E. Guillaume et J. Delbet, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont*, Paris, 1872, qui en avait livré d'excellents relevés. Après avoir exposé la genèse du projet (p. IX-X), présenté l'implantation topographique des vestiges et discuté le toponyme Amaseia (un nom dynastique ?) (p. 1-5), R. Fleischer revient sur la description de Strabon – sans recourir à la récente édition critique de Stefan Radt, ce qui étonne – (p. 6-8) puis décrit une rare vue cavalière d'une ville antique, gravée ici au revers d'une monnaie d'Alexandre Sévère, sur laquelle se distingue peut-être une image stéréotypée des *μνήματα* royaux (p. 9-10, fig. 6). Un inventaire critique des travaux antérieurs, depuis les récits de voyageurs du XVI^e s. jusqu'aux études les plus récentes, clôturera ces propos liminaires (p. 11-17). Les six chapitres suivants sont consacrés à la description des cinq tombeaux de la nécropole royale (séparés topographiquement en deux ensembles de trois [A-B-C] et deux tombes [D-E]) et de quatre autres tombes rupestres retrouvées à Amasée et dans sa région (p. 19-106). Les cinq tombes royales sont accessibles par deux cheminements rupestres indépendants ; trois des cinq tombeaux possèdent un couloir périphérique et un creusement sommital – les couloirs jouxtant les deux autres tombes étant seulement ébauchés ou inachevés –, les détachant ainsi de la paroi et leur réservant, à l'image de certaines tombes rupestres de Kaunos par exemple (IV^e s. av. n.è.), une totale indépendance volumétrique ; autre